

LA JEUNESSE  
DE FAVART,

COMÉDIE ANECDOTIQUE,  
EN UN ACTE, EN PROSE;

MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. GENTIL ET FAVART.

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur  
le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le 2 Novembre  
1808.*

---

Prix : 1 fr. 2 déc. ( 24 sols. )

---

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théâtre des  
Variétés, Passage du Panorama, N<sup>o</sup>. 5, près du  
Boulevard.

---

1809.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. FAVART, pâtissier.	M. VERTPRÉ.
Mad. FAVART.	Mlle. BODIN.
CHARLES. } enfans de M. et Mad.	M. AUGUSTE.
ROSE. } Favart.	Mlle. DESMARES.
M. PERRAULT.	M. CHAPELLE.
AUGUSTE, fils de M. Perrault.	M. GUÉNÉE.
M. de la POPELINIERE, fermier gé- néral.	M. St.-LÉGER.
Mad. BERTRAND, gouvernante d'Auguste.	Mad. DUCHAUME.
GEORGES, garçon pâtissier.	Mlle. ROSALIE.

*La Scène est à Paris, chez M. Favart, dans une salle, formant arrière-boutique, où l'on voit un four.*

*A la droite des spectateurs, est une table sur laquelle on voit divers instrumens de travail, et des ouvrages de pâtisserie; sur le devant, du même côté, un billot qui sert de table à Charles. A gauche une autre table couverte d'un tapis.*

*( Les acteurs doivent être placés dans l'ordre où ils sont, en tête de chaque scène.*

COUPLÉ D'ANNONCE.

*Air du Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

L'aimable auteur, qu'avec plaisir,  
Paris chaque jour se rappelle,  
Ce soir dans votre souvenir,  
Réclame une place nouvelle.  
Favart, par ses travaux heureux,  
Vous plut jusque dans sa vieillesse...  
Quelques instans fermez les yeux  
Sur les défauts de sa jeunesse.



AUGUSTE.

Flatter un ami ! si donc ; nous ne sommes pas riches en pareils ouvrages , tiens je parierais que c'est toi qui releveras l'Opéra-Comique.

CHARLES.

Quelle idée ! mais parle bas , tu sais que tout cela est ici marchandise de contrebande.

AUGUSTE.

Je n'y pensais pas , heureusement , le bruit de tes succès n'est pas parvenu jusqu'à ton père.

CHARLES.

J'en ai souvent eu peur ; mais il va rarement au spectacle , et d'ailleurs je ne me suis jamais fait nommer.

AUGUSTE.

On parle de toi , cependant.

CHARLES.

Oui , dans des cercles que mon père ne fréquente guère.

AUGUSTE.

Il est bien singulier , ton père , de vouloir te faire renoncer aux lettres , tandis qu'il s'occupe à faire des chansons... en parlant de chansons , je suis d'une humeur...

CHARLES.

Contre qui ?

AUGUSTE.

Je ne sais , c'est au sujet de couplets anonymes , et sanglans , contre les auteurs de l'Opéra-Comique ; on t'a mis à la tête.

CHARLES, *riant.*

On me fait beaucoup d'honneur !

AUGUSTE.

Tu ris ! je ne vois pas qu'il y ait de quoi.

CHARLES.

Quel mal des couplets peuvent-ils me faire ?

*Air du Vaud. du Jaloux Malade.*

Une épigramme , une satire ,  
N'ont rien qui soit à redouter ,  
Avec les autres j'en veux rire ,  
Chacun me devrait imiter .  
Dois-je m'attrister , ou me plaindre ,  
Et pour quelques méchans éclats ?  
L'homme aurait beaucoup plus à craindre ,  
Si le serpent ne sifflait pas .

AUGUSTE.

C'est prendre les choses...

CHARLES.

Comme il faut les prendre.

AUGUSTE.

Ah çà , je compte sur un billet.

CHARLES.

Et qui donc en aurait ? . . . . à propos de billets , le directeur de l'Opéra-Comique , tarde bien à m'envoyer les miens. ( *M. Favart se fait entendre.* )

AUGUSTE.

J'entends ton père , je me sauve. ( *Il sort.* )

## SCENE III.

M. FAVART, CHARLES s'occupe , sans être vu de son père.

M. FAVART.

Air : *Eh ! gai , gai , gai , mon officier.*

( *Les quatre premiers vers dans la coulisse.* )

Eh ! gai , gai , vive la gaité ,  
Et nargue de la gêne ,  
Eh ! gai , gai , gai , c'est la gaité  
Qui donne la santé.

( *Il entre en composant , sans voir Charles.* )

Aux sources d'Hippocrène,  
Je bois comme Billaut,  
Mon Pégase en haleine,  
Est toujours au galop.  
Eh ! gai , gai , vive la gaité , etc.

( *Il écrit en chantant.* )

CHARLES, à part.

Un ton si plein d'emphase  
Ne me conviendrait pas,  
Car ce soir mon Pégase  
Pourrait faire un faux pas.

M. FAVART.

Eh ! gai , gai , gai...

( *Il aperçoit son fils.* ) Ah ! ah ! c'est toi ? Hé bien , la besogne n'est pas plus avancée que cela ?

CHARLES.

Le plus pressé est fait , on est allé chez M. de Voltaire porter le pâté qu'il avait commandé.

M. FAVART.

M. de Voltaire ! ce jeune homme qui fait tant parler de lui avec ses ouvrages ! et qui ferait bien mieux de suivre l'état de son père.

CHARLES.

Si ses talents et son goût l'appellent à une autre profession. . . .

M. FAVART.

En est-il une plus honorable que celle de Notaire ?

CHARLES.

Celle d'homme de lettres l'est-elle moins ?

*Air : Trouverez-vous un parlement.*

L'un trace sur le parchemin ,  
Un nom étranger à la gloire ,  
Et l'autre grave sur l'airain ,  
Son nom au Temple de Mémoire.  
Sans craindre aucun évènement ,  
Les papiers du jeune Voltaire ,  
Iront plus loin , assurément ,  
Que les parchemins de son père.

M. FAVART

Oh ! je sais bien que tu vas prendre son parti. Si j'étais à la place de M. Arouet, je mettrais bon ordre à tout cela.

CHARLES.

Notre siècle vous serait-il redevable de l'invention des échaudés, si vous aviez suivi l'état de votre père ?

M. FAVART.

C'est bien différent, voilà une découverte utile ! mais une tragédie ! un poème ! à quoi cela mène-t-il ?

CHARLES.

A quoi !

*Air du Vaud. des Vélocifères.*

Combien de guerriers inconnus ;  
Et sans Homère et sans Virgile !  
Parmi tant de grands noms perdus ,  
On eût ignoré, même Achille.  
Auprès des plus grands généraux ,  
Les Dieux ont fait naître Voltaire ;  
Mais dans un siècle de héros ,  
Ils nous devaient plus d'un Homère.

M. FAVART.

Tout cela est superbe ! quoiqu'il en soit, je ne te conseille pas de faire comme ton monsieur de Voltaire.

CHARLES.

Que ne puis-je être certain de vous désobéir un jour !

*SCENE IV.*

Mad. FAVART, M. FAVART, CHARLES, ROSE.

Mad. FAVART.

Mon ami, voici la liste des commandes pour demain.

M. FAVART.

C'est bon, ma femme, c'est bon.

Mad. FAVART.

Voici encore un paquet. . . .

M. FAVART.

Pour moi ! qu'est-ce que cela ? Voyons. ( *Il ouvre le paquet.* ) Dix billets de parterre de l'Opéra-Comique, pour aujourd'hui, de la part du directeur !

ROSE, *bas à Charles.*

Mon frère, ces billets-là ne sont pas à leur adresse. ( *Charles fait signe à sa sœur de se taire.* )

M. FAVART.

C'est très-honnête... mais à quel propos?... ( *Il relit l'adresse.* ) « A M. Favart, rue de la Verrerie, au Perroquet couronné. » C'est bien moi ; ah ! je vois maintenant, c'est probablement ma dernière chanson qui me vaut cela : elle a fait du bruit, et entre auteurs et directeurs, on se doit des égards... Ma canne, mon chapeau ?

Mad. FAVART.

Quoi ? mon ami, tu vas sortir ? Songe que tu as affaire ici.

M. FAVART.

Charles se chargera de tout, je m'en rapporte à lui ; je vais remercier M. le directeur, et peut-être verrai-je la répétition de la pièce nouvelle.

Mad. FAVART.

Te voilà bien. Tu négliges tes affaires pour une répétition ?

M. FAVART.

Ma femme, voici la première fois que vous me faites un pareil reproche ; au surplus je sais ce que je fais ; il est plus sage que vous ne croyez de n'en pas manquer une.

Air : *Le lendemain.*

La méthode est fort bonne  
Et je m'en trouve très-bien ;  
La prudence l'ordonne  
A qui veut ne perdre rien.  
Tel ouvrage pour paraître  
Est répété le matin,  
Qui souvent ne doit pas l'être  
Le lendemain.

Vous ne connaissez rien à cela vous autres femmes . . . mais je m'amuse ici . . . je vais à l'opéra-comique.

( *Il sort en fredonnant son air d'entrée.* )

## SCÈNE V.

ROSE, Mad. FAVART, CHARLES.

Mad. FAVART.

Quelle tête légère ! Toujours le plaisir l'entraîne. En vérité, sans la bonté de son cœur, je serais par fois tentée de lui en vouloir de la gaîté de son esprit.

ROSE.

Elle est si franche et si aimable !

CHARLES.

Elle ne nuit à personne.

Mad. FAVART.

Qu'à lui même. C'est cette gaîté là qui a ruiné son père qui était secrétaire de l'intendant de Soissons, et qui nous a réduits au métier que nous faisons.]

CHARLES.

Hé bien , ma mère , avec de la probité et des mœurs ,  
on honore tous les états ; n'est-ce pas ce que mon père  
fait chaque jour ?

Mad. FAVART.

Bon Charles !

CHARLES.

C'est à nous à redoubler de zèle et d'activité.

*Air du Vaudeville de Folie et Raison.*

Ah ! peut-on de sa vie  
Trop adorer l'auteur ?  
Cette dette chérie  
S'acquitte avec le cœur.

ROSE.

Que vos jours ne soient qu'une chaîne  
Des plus aimables souvenirs.

CHARLES.

Pour moi le travail et la peine ,  
Et pour vous repos et plaisirs.

ROSE.

Oui , pour vous repos et plaisirs.

ENSEMBLE.

Ah ! peut-on de sa vie  
Trop adorer l'auteur ?  
Cette dette chérie  
S'acquitte avec le cœur.

Mad. FAVART.

*Air : Je regardais Madelinette.*

Ah ! qu'on doit chérir l'existence ,  
Lorsque l'on a de tels enfans.  
Quelle plus douce récompense  
Que leur zèle et leurs soins touchans.

ROSE et CHARLES.

Dans tous les instans de ma vie ,  
Vos tendres bontés seront là ,

( *Montrant leur cœur.* )

Et si votre cœur les oublie ,  
Toujours le mien s'en souviendra.

EN TRIO.

Mad. FAVART.

Ah ! qu'on doit chérir l'existence ,  
Lorsque l'on a de tels enfans.  
Quelle plus douce récompense  
Que leur zèle et leurs soins tou-  
chans

CHARLES et ROSE.

Pour embellir votre existence ,  
Comptez toujours sur vos enfans ,  
Leur cœur est votre récompense ,  
Il vous répond de leurs sermens.

Mad. FAVART , les embrasse.

Je vais donner un coup-d'œil là dedans. Toi , Charles ,  
veille à tout le reste. ( *Elle sort.* )



**SCENE VI.**  
**ROSE, CHARLES.**

ROSE.

Que nous sommes heureux, mon frère, d'avoir des parens comme les nôtres! tiens, si l'on te permettait de te livrer à ton goût pour les lettres, je crois que je ne désirerais plus rien.

CHARLES.

Plus rien! sans exception... Pourquoi rougir, bonne Rose? ton amour pour Auguste est honnête et louable, ma mère l'approuve, je suis ton confident, quel mal pourrait-on y trouver?

ROSE.

Mon père l'ignore, c'est un reproche que je me fais tous les jours.

CHARLES.

Il l'approuvera aussi lorsqu'il le saura; si tu veux, je me charge de l'en instruire.

ROSE.

Je sais bien que ce n'est pas là le plus grand obstacle; mais monsieur Perrault voudra-t-il jamais consentir au mariage de son fils avec moi? depuis qu'il est devenu riche. . . .

CHARLES.

Avec toute sa fortune en a-t-il moins été cordonnier?

ROSE.

Tu sais qu'il l'a eu bientôt oublié.

CHARLES.

Il est vrai.

*Air du Vaud., Aimez, aimez, jeunes tendrons:*

Que d'oubliés on voit à présent!  
Oubli de courtoisie,  
Oubli de dates, de sermens,  
Oubli de modestie,  
Oubli d'amitié, de projets,  
Oubli d'honneur et de bienfaits,  
Oubli d'amour extrême!  
Tel qui devint riche foncier,  
Par l'habitude d'oublier,  
Finit, finit par s'oublier lui-même.

ROSE.

Il faut que l'argent lui ait bien tourné la tête, avec ses idées de noblesse et d'élévation.

CHARLES.

Aussi ridicules que sa manie des romans anglais.. il ne voit plus qu'en noir.

ROSE.

Parce que cela est du bon ton,  
*La Jeunesse de Favart.*

CHARLES.

A ces petits défauts près, c'est un brave homme, le cœur est bon, c'est l'essentiel... Tiens, j'aperçois quelqu'un qui plaidera cette cause là, mieux que personne.

## SCENE VII.

ROSE, AUGUSTE. CHARLES.

AUGUSTE.

J'ai vu sortir ton père, et j'accours passer un moment avec toi.

CHARLES.

Si le tien s'en aperçoit, gare la bombe !

AUGUSTE.

Il s'habille pour sortir aussi. (*Regardant Rose tendrement.*) Je ne sais quel pressentiment me disait que je ne te trouverais pas seul.

ROSE.

Faisons-nous bien, Auguste, de te recevoir ainsi à l'insçu de ton père et du mien ?

AUGUSTE.

Je n'y vois aucun mal, moi.

ROSE.

M. Perrault n'est pas de ton avis.

AUGUSTE.

Mon père m'aime, voudra-t-il faire le malheur de son fils ? le plus grand qu'Auguste ait à redouter, c'est celui de n'être pas uni à sa Rose, à la compagne de son enfance.

ROSE.

Tu as beau dire, mon ami, pour nous éviter des chagrins, je crois que je dois fuir tes yeux.

AUGUSTE.

Fuir mes yeux !

ROSE, *se détournant.*

Où, je le dois.

AUGUSTE, *lui prenant la main.*

Crains-tu donc d'y lire ma pensée, et d'y apercevoir ton image ?

*Air du Vaud. du Prétendu de Gisors.*

Pourquoi détourner ta paupière,  
Tu veux donc faire mon malheur ?  
Renonce à ce projet sévère,  
Ne crains ni mes yeux ni mon cœur,  
Tourne vers moi, je t'en supplie,  
Ces yeux que j'aime tant à voir,  
Jamais, dis-moi, femme jolie,  
Eût-elle peur de son miroir.

ROSE.

A quoi cela servira-t-il ? nous ne serons peut-être jamais

l'un à l'autre ; M. Perrault voudra pour son fils une riche héritière, et Rose n'a que son cœur pour fortune.

AUGUSTE.

Ah ! c'est pour moi la plus précieuse !

CHARLES, *quittant son ouvrage.*

Comptes-tu pour rien l'amitié de ton frère ? si le sort a enrichi M. Perrault, qui sait ce qu'il nous réserve ? le monde n'est-il pas une loterie ?

ROSE.

Les bons billets ne sont pas pour nous.

AUGUSTE.

Et pourtant qui les mérite mieux ?

ROSE.

Tout irait bien, si M. Perrault pensait comme toi ; mais de son ancienne amitié, il ne nous a laissé que sa pratique. (*On entend M. Perrault.*)

AUGUSTE.

Ah ! mon dieu, je crois l'entendre !

ROSE.

Je suis toute tremblante.

CHARLES.

Pourquoi donc ? nous allons te recevoir le mieux que nous pourrons.

---

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, ROSE, M. PERRAULT, CHARLES.

M. PERRAULT.

Favart n'est pas ici ?

CHARLES.

Non, monsieur ; mais nous sommes prêts à vous satisfaire.

ROSE, *se mettant devant Auguste, pour qu'on ne le voie pas.*

Qu'y a-t-il pour votre service ?

M. PERRAULT.

Je donne demain à dîner à trois échevins et à deux marguilliers, voici la note de ce dont j'ai besoin.

ROSE, *de même.*

Pour quelle heure, monsieur ?

M. PERRAULT.

Pas avant une heure ; il est du bon ton de dîner tard. (*Appercevant Auguste.*) Ah ! ah ! que fais-tu là, toi ?

AUGUSTE.

Mon père. . . .

M. PERRAULT.

Ce n'est point ici votre place, monsieur, je vous avais défendu de mettre le pied dans cette maison.

ROSE, *s'enfuyant.*  
Je le lui avais bien dit.

AUGUSTE.  
J'étais venu. . . .

M. PERRAULT.  
Oui, je vois bien que vous êtes venu. . . . pour faire  
joli cœur, auprès de mademoiselle Rose. . . . Je ne  
le ux pas de cela, monsieur; si je vous trouve encore ici...  
Sortez, et que je vous voie à l'ouvrage en rentrant.

AUGUSTE, *en sortant, à Charles.*  
A ce soir.

---

SCENE IX.

M. FAVART, M. PERRAULT, CHARLES *travaille.*

M. FAVART, *ayant vu sortir Auguste.*  
A qui donc en as-tu? est-ce qu'Auguste a fait ici des  
siennes?

M. PERRAULT.  
Je suis dans une colère.

Air : *Eh! ma mère, est-ce que j'sais ça.*

Près de ta fille en cachette,  
Il vient faire le galant,  
Il ne rêve qu'amourette.

M. FAVART.  
Nous en aurions fait autant.

M. PERRAULT.  
Sans cesse il quitte l'ouvrage  
Pour le plaisir qui l'attend,  
Quelle folie à son âge!

M. FAVART.  
Nous en aurions fait autant.

M. PERRAULT.  
*même air.*

Un matin, au lieu d'apprendre,  
Je le surpris composant,  
Une romance bien tendre.

M. FAVART.  
Nous en aurions fait autant.

M. PERRAULT.  
Sa plume marchait si vite,  
Qu'il fit en moins d'un instant;  
Cinq ou six couplets de suite.

M. FAVART.  
Nous n'en ferions plus autant.

M. PERRAULT.

Tu plaisantes toujours; mais avec tout cela mon fils  
ne travaille pas, et s'occupe de balivernes au lieu de faire  
son cours de physique.

M. FAVART.

De la physique ! A quoi bon lui brouiller la cervelle avec de grands mots ?

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

A-t-on besoin de précepteur  
Pour étudier la nature ?  
Gentil corsage , œil séducteur ,  
Font plus qu'un pédant en fourrure.  
Pour devenir docteur un jour ,  
Je le dis sans craindre le blâme ,  
Le meilleur maître c'est l'amour ,  
Le meilleur livre est une femme.

M. PERRAULT.

Tout cela est à merveille ; mais nous ne devons plus autoriser . . . .

M. FAVART.

Parce que tu as fait fortune. Souviens toi donc qu'autrefois si j'avais ta pratique , tu avais aussi la mienne , et que nous avons dès lors fiancé nos enfans.

M. PERRAULT.

Aujourd'hui ce n'est plus cela , je compte acheter une charge de secrétaire du roi.

M. FAVART.

Ce qu'on appelle une . . . . ( *Geste de la savonnette.* )  
Hé bien , tu seras toujours Perrault après comme avant.

M. PERRAULT.

Trêve de plaisanterie.

M. FAVART.

Allons , sois d'une aussi bonne pâte que moi. Ton fils aime ma fille , tant mieux. Rose paraît y répondre , tant mieux ; ton fils sera riche , tant mieux encore.

M. PERRAULT, *éluant.*

Toujours tant mieux. C'est un bon défaut que celui là , on ne s'en corrige que trop tôt. Brisons là-dessus.

M. FAVART.

Soit. Toute rancune à part , je t'offre des billets pour voir ce soir la pièce nouvelle. Le directeur de l'Opéra-Comique m'en a envoyé plusieurs.

M. PERRAULT.

A toi ! est-ce que tu te méles de faire des pièces ?

M. FAVART, *riant.*

Pourquoi non ? Cette manie là ne vaut-elle pas la tienne ? Une comédie gaie , une chanson bouffone ne plaisent-elles pas autant qu'un roman bien noir ?

M. PERRAULT.

Chaque genre a son mérite.

M. FAVART.

Air du *Vaud. des Amours d'été.*

Un flon , flon , vif et badin ,  
Pour mon oreille a des charmes ;

Vive l'aimable refrain  
D'un flou, flou vif et badin.  
Un roman, triste et sans fin,  
Fait bailler, couler des larmes ;  
Un court et joyeux refrain  
Ne fait couler que le vin.

M. PERRAULT.

Tu as beau dire, je ne connais que les romans anglais  
pour les scènes déchirantes.

M. FAVART.

Délirantes ! Crois moi, reléguons ce genre lugubre au  
delà des mers.

CHARLES, *quittant son ouvrage.*

Il doit se trouver bien étranger dans nos climats.

*Air : de la vigne à Claudine.*

Dans ces ouvrages sombres,  
Qu'on appelle romans,  
On ne voit que des ombres,  
Esprits et revenans ;  
Mais ce qu'on ne voit guère,  
Chez ces tristes enfans,  
C'est l'esprit de leur père  
Et l'ombre du bon sens.

M. FAVART.

Attrappe... Je n'aurais, ma foi, pas mieux répondu.  
( *A monsieur Perrault.* ) Mais d'où te vient un pareil  
gout pour le noir ? On a raison de dire qu'il faut se dé-  
pêcher de rire avant que d'être riche, de peur de mourir  
sans avoir ri. Vive la joie, morbleu ! la vie est si courte ;  
il faut rapprocher ses jouissances.

*Air de Léonce.*

On ne se promène qu'un jour,  
Un seul instant sur cette terre.  
Embellissons notre carrière,  
Le temps s'envole sans retour ;  
Suivons le précepte du sage,  
Et n'ajournons que le chagrin.  
La vie est un pèlerinage,  
Mais souvent dans ce court passage,  
On se croit à moitié chemin,  
Et l'on est au bout du voyage.

Acceptes-tu mes billets ?

M. PERRAULT.

Volontiers, je rentre un moment chez moi, pour voir  
si mon drôle est à l'ouvrage,

M. FAVART, *le conduisant.*

A ce soir donc.

## SCENE X.

M. FAVART, CHARLES.

M. FAVART.

En vérité, je crois que la fortune l'a rendu fou. (*Il tire sa montre.*) Déjà cinq heures ! je n'ai que le temps de me rendre à l'Opéra-Comique, j'ai manqué monsieur le directeur et la répétition, ce matin, je ne veux pas manquer la représentation ce soir.

CHARLES, à part.

A propos, et Auguste... (*A M. Favart.*) Mon père, s'il vous restait encore un billet. . . .

M. FAVART.

Ne voudrais-tu pas aussi voir la pièce nouvelle ?

CHARLES.

J'avoue que j'aurais été assez curieux. . . .

M. FAVART.

Et la besogne, qui la ferait pour toi ? non, non, le spectacle dissipe trop les jeunes gens, que sait-on, tu voudrais peut-être au-si quelque jour faire des comédies.

CHARLES, finement.

Vous croyez que le goût pourrait m'en venir ? . . .

M. FAVART.

Je ne m'y fierais pas, avec tes idées de littérature. . . . Au surplus, je viens de disposer des deux derniers billets. Je te laisse ici de quoi t'occuper : j'espère qu'à mon retour je trouverai tout en bon train.

CHARLES.

Oui, si l'inquiétude me permet de travailler !

M. FAVART.

Non ; mais je vous dis, monsieur, veut aller au spectacle, en vérité ! . . . (*Il sort.*)

## SCENE XI.

CHARLES, seul.

Jamais auteur se trouva-t-il dans une position plus singulière ? l'ordre de mon père me retient ici, pendant qu'on me joue, et je suis peut-être le seul qui ne puisse avoir un billet pour la représentation de ma pièce. (*Il parcourt la liste des commandes.*) Si les personnes qui ont commandé cela, n'ont pas autre chose à donner à leurs convives, je crains bien qu'elles ne dînent demain par cœur... Eh ! quand je voudrais m'en occuper, le pourrais-je ? Ah ! si le succès est flatteur pour nous, il est bien acheté par le moment qui le précède ;

**Air : Ah! voilà la vie.**

A la renommée,  
 Courir jour et nuit,  
 Pour une fumée  
 Qui s'évanouit.  
 En butte à l'envie,  
 A mille terreurs.  
 Ah! voilà la vie,  
 La vie suivie,  
 Ah! voilà la vie  
 Des malheureux auteurs.

Essayons de faire quelque chose pour nous distraire...  
 (Mad. Bertrand paraît.) Déjà du monde, quelle contrariété!

*S C E N E X I I.*

**Mad. BERTRAND, CHARLES.**

**MAD. BERTRAND, parlant avec volubilité.**

Bon jour, M. Charles, vous voilà seul? où est madame votre mère, mademoiselle votre sœur? Sont-elles ici? sont-elles sorties?

**CHARLES.**

Je les crois dans leur chambre.

**MAD. BERTRAND.**

J'ai à vous parler, M. Charles.

**CHARLES.**

A moi! (*à part.*) Elle prend bien son temps!

**MAD. BERTRAND.**

Je n'ai qu'un mot à vous dire, et je m'enfuis.

**CHARLES.**

Hé bien, dites promptement.

**MAD. BERTRAND.**

On voulait m'arrêter à chaque pas, dans la rue, pour jaser, madame Bertrand, par-ci, madame Bertrand parlà; mais, néant à la requête, parce que je voulais venir vous trouver. . . .

**CHARLES.**

Allons, parlez, parlez.

**MAD. BERTRAND.**

Oui, et puis vous direz que je suis une bavarde; car voilà comme tout le monde me traite, et pourquoi cela? parce que je suis une pauvre veuve. Allez, allez, une femme qui n'a plus de mari est bien à plaindre! C'était un si bon homme que M. Bertrand. Il me battait quelquefois; mais après cela il était si fâché, si fâché! Il savait si bien réparer. . . que rien ne me consolera de sa perte.



CHARLES.

Mais, vous vouliez me dire autre chose.

MAD. BERTRAND.

Ah ! mon dieu oui, c'est que la douleur me coupe la parole. Je vous disais donc . . . qu'est-ce que je vous disais ? . . . Ah ! m'y voici ; figurez vous , M. Charles , que je rentrais tout à l'heure à la maison . . .

CHARLES.

Hé bien ? ( *A part.* ) Elle ne finira pas !

MAD. BERTRAND.

Je cherche par tout Auguste, je ne le trouve point.

CHARLES, *à part.*

Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

MAD. BERTRAND.

Je l'ignore ; mais comme je sais qu'il vient ici avec plaisir, je voulais vous en demander des nouvelles.

CHARLES.

N'est-ce que cela ? Soyez tranquille, il est au spectacle avec son père.

MAD. BERTRAND.

A la comédie ! M. Charles à la comédie ! ah, quelle horreur !

CHARLES.

Voyez un peu le grand malheur !

DUO de Marianne.

MAD. BERTRAND.

Oui je le dis, la comédie  
Est le fléau des jeunes gens.

CHARLES, *à part.*

Femme bavarde, en cette vie,  
Est le fléau de bien des gens.

MAD. BERTRAND.

Bien souvent qu'y va-t-on entendre,  
Des riens en termes peu décens.

CHARLES.

Ailleurs encore, on peut entendre,  
Des riens et dits à contretemps.

MAD. BERTRAND.

Et sottises de toute espèce,  
Est-il vrai, dites-moi ?

CHARLES.

Vraiment, vraiment,

Cette femme a, je le confesse,  
Le diable au corps en ce moment.

MAD. BERTRAND.

Oui, sottises de toute espèce,  
Bel exemple pour un enfant !

MAD. BERTRAND.

Voilà, voilà comme le vice,  
Chez nous se glisse sourdement.

CHARLES.

Ah ! quel tourment !

MAD. BERTRAND.

D'un tel scandale assurément,  
Jamais je ne serai complice.

CHARLES.

Mais n'est-il pas avec son père ?  
Quel danger, oui, quel danger peut-il redouter ?

Quel danger peut-il redouter ? ( bis. )

MAD. BERTRAND.

Il a beaucoup à redouter ( bis. )  
Un grand danger.

CHARLES.

Mais quel danger ? ( bis. )

MAD. BERTRAND.

Monsieur Charles.

CHARLES.

Quelle galère !

MAD. BERTRAND.

Ecoutez bien, écoutez bien,  
A votre avis je me réfère.

CHARLES.

Pardon ; mais j'ai certaine affaire...

MAD. BERTRAND.

Heureusement je sais me taire,  
Et je finis cet entretien.

CHARLES.

Quel bonheur, enfin je respire !

MAD. BERTRAND.

Jamais, jamais, quand il le faut,  
De parler je n'ai le défaut.  
Chaque jour j'observe  
Des gens sans réserve, ( bis. )  
Sans discrétion,  
Chaque jour j'observe  
Des gens sans réserve, ( bis. )  
Pour moi, mon voisin.

MAD. BERTRAND.

Je parle, je parle, je parle,  
Je parle, je parle ;  
Mais c'est pour le bien du prochain  
Chaque jour j'observe, etc.  
( Comme ci-dessus. )

CHARLES.

Oui, je le dis tout haut,  
Oui, trop parler est un défaut.  
Comme vous j'observe  
Des gens sans réserve,  
Des gens sans réserve, } bis.  
A qui l'on dit en vain :  
Se taire, oui se taire.  
C'est faire, c'est taire }  
Le bien du prochain. } bis.

CHARLES, *la conduisant.*  
Vraiment, vraiment, dame Bertrand,  
J'ai bien affaire en ce moment.

MAD. BERTRAND, *revenant,*  
Je sais que vous avez affaire.

CHARLES.

Ah! oui vraiment, beaucoup affaire.

MAD. BERTRAND.

Heureusement je sais me taire.

CHARLES.

C'est vertu que savoir se taire.

} *bis.*

MAD. BERTRAND.

Jamais, jamais, quand il le faut,  
De parler je n'ai le défaut, (*bis*)  
Chaque jour j'observe  
Des gens sans réserve, etc.

CHARLES.

Je le vois bien, je le vois bien.

( *Charles conduit madame Bertrand.* )

SCENE XIII.

ROSE, CHARLES.

CHARLES.

Tu arrives fort à propos. Je viens de soutenir un assaut.

ROSE.

Je me disais, en travaillant auprès de ma mère, il y a  
là un pauvre auteur qui est sur les épines.

CHARLES.

Tu avais bien raison, je suis dans une inquiétude!

ROSE.

Mal fondée, j'en suis sûre. J'ai meilleure opinion de  
toi que toi même. Ne t'avais-je pas prédit le succès de  
ton dernier ouvrage? L'événement a justifié ma prédiction.

CHARLES.

Si la fortune est inconstante, c'est principalement pour  
les auteurs.

*Air: J'ai vu partout dans mes voyages.*

Cette versatile déesse,  
Se moque de tous nos projets:  
Elle nous donne, la traitresse,  
Mille revers pour un succès.  
A la girouette folâtre  
On la compare assez souvent;  
Mais elle est, sur tout au théâtre,  
Prête à tourner au moindre vent.

ROSE.

Si cette folle divinité t'abandonne, il est quelqu'un  
qui ne t'abandonnera jamais.

Air : *Romance de Sophie.*

Si, poursuivant quelques suffrages,  
 Tu trouves peines et revers,  
 Loin du monde et de ses orages,  
 Mon cœur sera ton univers.  
 Auprès d'une sœur, d'une amie,  
 Sont le vrai bonheur et la paix,  
 Là, tous les momens de ta vie,  
 Seront marqués par des succès.

CHARLES.

Voici Georges qui revient de chez M. de Voltaire.

SCENE XIV.

ROSE, GEORGES, CHARLES.

CHARLES.

Tu as mis assez de temps pour faire ta commission.

GEORGES.

Ce n'est pas ma faute . . . Je suis arrivé comme on venait de se mettre à table.

ROSE.

Parce que tu te seras amusé en route.

GEORGES.

Attendez donc. Le maître de la maison qui a l'air d'un bon vivant, a dit, en me voyant, vaut mieux tard que jamais, et aussitôt il a ouvert le pâté, après m'avoir dit d'attendre un moment. Il est entré dans son cabinet où il est resté plus d'une grande demi-heure, et quand il en est sorti, tiens, me dit-il, en me donnant un écu pour boire, remets cette lettre à celui qui t'envoie.

CHARLES.

Tu as une lettre ? que ne le disais-tu donc ? Où est-elle ?

GEORGES.

La voici.

ROSE.

Je m'en empare. (*A Georges.*) C'est bon, retire toi.

GEORGES.

Y aura-t-il quelque chose à porter demain chez ce Monsieur là ? (*Il sort.*)

ROSE a décacheté la lettre. Elle lit.

« J'ai reçu, mon cher Favart, le pâté délicieux que  
 » vous m'avez envoyé. Les excellentes choses qu'il con-  
 » tenait, ont tellement excité mon appétit, que j'ai tout  
 » dévoré, excepté cependant les vers charmans, mais peu  
 » mérités, qui accompagnent votre envoi. J'y réponds à  
 » la hâte, et je vous demande grace pour la repouse. »  
 Des vers, mon frère, écoute, écoute.

Air : *En deux moitiés, dit-on le sort.*

Lorsque de ce tableau charmant  
J'ai vu la grâce enchanteresse,  
Transporté par le sentiment,  
Je me suis dit dans mon ivresse :  
« L'auteur de cet aimable écrit,  
» Qui dans tous les temps saura plaire,  
» Faisait la Chercheuse d'Esprit,  
» Et n'en cherchait pas pour la faire. »

CHARLES, *essuyant une larme.*

Donne moi cette lettre.

ROSE.

Non pas, s'il vous plaît ; elle ne me quittera plus.

GEORGES, *accourant.*

V'là un Monsieur tout doré qui descend de voiture, et qui demande M. Favart.

ROSE.

Je te laisse avec lui, et je vais rejoindre ma mère.

SCENE XV.

LE FINANCIER, CHARLES.

LE FINANCIER.

Pourrais-je parler à M. Favart, auteur de la pièce nouvelle ?

CHARLES, *étonné et embarrassé.*

Auteur de la pièce nouvelle ! . . . Oui . . . oui, Monsieur, je vais l'avertir.

LE FINANCIER.

Ne le dérangez pas, je l'attendrai.

CHARLES.

Point du tout, Monsieur, vous allez le voir . . . .  
( *Avec timidité.* ) Monsieur vient peut-être de l'Opéra-Comique ?

LE FINANCIER.

Dites, je vous prie, à M. Favart que c'est M. de la Popelinière, fermier-général, qui désire lui parler.

CHARLES.

Oui, monsieur. ( *A part.* ) Un fermier général ! que peut-il me vouloir ? allons nous mettre en état de le recevoir plus décentement. ( *Il sort.* )

SCENE XVI.

LE FINANCIER, *seul.*

Je brûle du desir de connaître l'auteur de la jolie pièce que l'on vient de représenter ; j'en suis encore enchanté ! Quelle grace ! quelle naïveté ! est-il croyable que ce soit

un pâtissier qui ait fait un pareil ouvrage ! S'il n'est pas heureux, je lui ferai du bien. Qu'il est doux d'avoir de la fortune, quand on trouve de telles occasions de la répandre ! aimer, jouir, obliger sur tout, quel plus doux emploi de la vie ?

Air : *S'il est vrai que d'être deux.* ( De Boyeldieu. )

Quand mes jours seront tissus  
Par la froide indifférence,  
Quand mon cœur ne battra plus  
Au doux mot de bienfaisance,  
Au monde ainsi qu'aux amours,  
Je veux dire adieu pour toujours.

SCENE XVII.

M. FAVART, LE FINANCIER.

M. FAVART, arrive, en fredonnant un refrain de la  
*Chercheuse d'Esprit.*

Ah ! monsieur, mille pardons, je n'avais pas l'honneur  
de vous voir.

LE FINANCIER.

Est-ce à M. Favart que j'ai l'avantage de parler ?

M. FAVART.

A lui-même, monsieur.

LE FINANCIER.

Ma visite un peu brusque vous-surprendra peut-être ;  
mais je n'ai pu résister au désir de vous faire mon com-  
pliment sincère.

M. FAVART.

A moi, monsieur ! par où ai-je pu mériter ?

LE FINANCIER.

Votre ouvrage est charmant. (*A part.*) On me l'avait  
dit plus jeune.

M. FAVART.

Mon ouvrage ! (*A part.*) Est-ce de ma chanson qu'il  
veut parler ? (*Haut.*) Cela ne vaut pas la peine. . . .

LE FINANCIER.

Que dites-vous ? votre pièce se jouera encore dans  
plusieurs siècles, et sera toujours vue avec le même inté-  
rêt.

M. FAVART, étonné.

Ma pièce !

LE FINANCIER.

Oui, votre pièce que je viens d'applaudir, de tout mon  
cœur, à l'Opéra-Comique.

M. FAVART.

En voici bien d'une autre ! monsieur, vous êtes dans  
l'erreur.

LE FINANCIER.

Non, non : je suis bien instruit. . . je sais d'ailleurs que ce n'est ni votre premier ouvrage, ni votre premier succès.

M. FAVART.

Je puis vous assurer. . .

LE FINANCIER.

Quelle obstination !

*Air du Vaud. de la Danse Interrompue.*

Qu'un mince auteur, redoutant la critique,  
Ait le projet de se faire oublier,  
Assez souvent, sa muse peu comique,  
Devrait garder le secret tout entier :  
Mais que Favart de mystère se pique,  
L'œuvre toujours trahira l'ouvrier.

M. FAVART.

Dans mon métier, de talent je me pique,  
Et je le dis sans me faire prier,  
L'incognito ne vaut rien en boutique,  
Dans mon secret je mets tout le quartier ;  
Il vole, il va de pratique en pratique,  
Et l'œuvre ainsi fait vivre l'ouvrier.

LE FINANCIER.

Vous cherchez à me donner le change : au fait, mes éloges à moi, ne sont pas stériles, j'applaudis au talent et j'aime à l'encourager, ma fortune et ma place, me mettent à même de vous rendre quelques services.

M. FAVART.

C'est trop de bonté, monsieur ; d'abord je n'ai besoin de rien, ensuite je ne dois rien accepter de ce que vous offrez à l'auteur de la pièce nouvelle.

LE FINANCIER.

Quoi ! vous n'avouez pas encore ?

M. FAVART.

Je sors comme vous de l'Opéra-Comique, enchanté de la pièce, et fâché contre l'auteur, qui malgré le vœu du parterre, a voulu garder l'anonyme.

LE FINANCIER.

J'espère qu'il ne le gardera pas plus long-temps, avec moi. (*mystérieusement.*) Je tiens son nom du directeur lui-même, qui me l'a confié sous le secret.

M. FAVART.

Il y a du quiproquo dans tout ceci, et les billets de ce matin. . . Ma foi, je n'y comprends plus rien.

---

SCENE XVIII.

M. FAVART, LE FINANCIER, CHARLES *habillé,*  
*entre assez vite.*

CHARLES.

Ah ! ciel mon père !

M. FAVART.

Que veut dire cette toilette ? es-tu prié de quelque bal ,  
ce soir ?

CHARLES.

Mon père , c'est que . . .

M. FAVART.

C'est que monsieur , au lieu de travailler , pendant mon  
absence , songe à se parer. Puis-je au moins en connaître  
le motif ?

CHARLES.

Vous étiez sorti , et je n'ai pas voulu recevoir monsieur ,  
dans mes habits de travail.

M. FAVART.

Belle vanité , monsieur mon fils ! ne sait-on pas bien  
ce que c'est que la toilette d'un garçon pâtissier. ( *Au fi-  
nancier.* ) Mille pardons , monsieur . . .

LE FINANCIER.

Ce jeune homme est votre fils ?

M. FAVART.

Oui , monsieur , un fainéant , comme vous voyez.

LE FINANCIER , à part.

Me serais-je trompé , le père a l'air d'assez bonne foi :  
 tâchons de savoir ce qui en est. ( *A Charles.* ) Jeune  
homme , avez-vous de la vocation pour l'état de monsieur  
votre père ?

CHARLES , n'osant se livrer.

Monsieur...

M. FAVART.

Ah ! mon dieu , pas la moindre ; monsieur ne s'est-il  
pas avisé de vouloir faire des études.

LE FINANCIER.

Je ne vois pas grand mal à cela.

M. FAVART.

Par complaisance , je l'ai mis dans un collège où il a  
fait merveilles ; je lui rends justice , depuis qu'il en est  
sorti , je le destine à me succéder ; hé bien ! au lieu de me  
seconder , monsieur ne s'occupait que de livres , d'écri-  
tures ; mais j'y ai mis bon ordre.

LE FINANCIER.

Voilà le mal , il ferait un bon littérateur , et fera peut-  
être un fort mauvais pâtissier...

CHARLES , bas au financier.

Ah ! monsieur , vous avez bien raison.

LE FINANCIER , à part.

Je crois tenir mon auteur. ( *A Charles.* ) Ne vous est-  
il jamais venu dans l'idée de travailler pour le théâtre ?  
( *Charles , avant de répondre , regarde s'il peut le faire ,  
sans être entendu de son père.* )



M. FAVART.

Ah ! parbleu je voudrais bien voir cela.

LE FINANCIER, à M. Favart.

Laissez . . . ( A Charles, en l'observant avec attention. ) On a donné ce soir à l'Opéra - Comique une pièce à laquelle on met le nom de Favart.

CHARLES, bas, d'un air timide.

A-t-elle eu du succès, Monsieur ?

LE FINANCIER, de même.

L'ouvrage . . . .

CHARLES, vivement et avec douleur.

Est tombé ?

M. FAVART.

Bien au contraire.

CHARLES, avec un éclat de joie.

Il a réussi !

LE FINANCIER, à part.

C'est lui.

M. FAVART.

Il a été aux nues.

CHARLES.

Ah ! je respire.

LE FINANCIER, à part.

Je ferai du bien à ce jeune homme, il le mérite à tous égards.

## SCÈNE XIX.

M. PERRAULT, M. FAVART, LE FINANCIER, CHARLES.

M. PERRAULT.

Je tombe de surprise en surprise. J'entends dire partout que tu es l'auteur de la pièce nouvelle. Je crois en vérité que tout le monde est fou.

M. FAVART.

Vous me le feriez devenir moi-même.

LE FINANCIER à Charles, avec qui il n'a cessé de causer.

Mon ami, je vous demande votre confiance, je veux la mériter.

CHARLES.

Ah ! Monsieur, que de bontés !

## SCÈNE XX.

M. PERRAULT, M. FAVART, LE FINANCIER, CHARLES, Mad. FAVART, ROSE.

Mad. FAVART.

Monsieur Perrault ici ? Qu'y a-t-il donc de nouveau ? ( Elle fait la révérence à M. de la Popelinière. )

M. PERRAULT.

C'est votre mari qui nous met ainsi tous en rumeur, il s'avise de faire des Opéras comiques, qui font courir tout Paris. ( Auguste paraît au fond du théâtre. )

La Jeunesse de Favart.

Mad. FAVART.

Mon mari ?

M. PERRAULT.

Sa modestie l'empêche d'en convenir.

Mad. FAVART.

Allons donc, c'est une plaisanterie, mon mari fait fort bien la pâtisserie, les échaudés surtout; mais pour des comédies. . . .

M. PERRAULT.

Ah ça, définitivement, es-tu, ou n'es-tu pas l'auteur?

M. FAVART, impatienté.

Eh ! non, non, non, mille fois non.

SCENE XXI et dernière

M. PERRAULT, M. FAVART, LE FINANCIER,  
CHARLES, ROSE, Mad. FAVART, AUGUSTE.

AUGUSTE, accourant.

Placé ! placé ! vous voilà tous bien embarrassés, vous cherchez l'auteur de la pièce nouvelle, et moi je l'embrasse. ( Il saute au cou de Charles. )

M. FAVART, étonné.

Charles !

Mad. FAVART.

Mon fils ?

ROSE.

Lui-même.

M. FAVART.

Je n'en reviens pas. . . .

M. PERRAULT, à Auguste.

D'où sais-tu ? . . .

AUGUSTE.

J'étais dans la confiance; mais avant de vous expliquer cela, voici ce que vient d'apporter un commissionnaire qui attend une réponse.

M. FAVART, décachète la lettre, et lit :

« Monsieur, je suis chargé, comme correspondant de l'Académie des jeux Floraux de Toulouse, de vous offrir le prix de cette année, remporté par votre poème de *la France Délivrée*. ( S'interrompt. )

Autre quiproquo. ( Il continue. )

» Recevez, en conséquence, la violette d'argent que j'ai l'honneur de vous adresser, et mille écus ajoutés au prix de cette année, par un inconnu. »

ROSE.

Mille écus !

LE FINANCIER.

On m'a volé celui-là.

M. FAVART, à Charles.

Est-ce encore toi, qui t'avisés de faire des poèmes ?

CHARLES.

C'est une esquisse. . . .

ROSE.

Qui vaut un tableau.

LE FINANCIER.

Grondez-le donc si vous en avez le courage.

AUGUSTE.

En ce cas, je remets le tout à son véritable propriétaire.  
Bravo Charles ; de mieux en mieux.

*Air du Vaud. de Jean Monnet.*

Des jeux où Flore préside ,  
Lorsqu'elle t'offre le prix ,  
De son choix elle eut pour guide  
Le charme de tes écrits.

Sur quel front

Pourrait-on

Mieux placer une couronne ,  
Quand c'est Flore qui la donne  
Aux fleuristes d'Apollon.

M. FAVART, à Charles.

Ma foi, je commence à croire que ton état vaut mieux  
que le mien, mille écus, c'est une somme !

CHARLES, la donnant à Rose.

C'est la dot de ma sœur chérie.

LE FINANCIER, à part.

Des talens et un bon cœur !

Mad. FAVART.

Je te reconnais bien là.

M. PERRAULT.

Voilà un trait qui me fait plaisir.

LE FINANCIER, à Charles.

Mon ami, gardez bien cette violette, elle est le prix du  
talent modeste, cela ne se voit pas tous les jours.

*Air du Vaud. des Amans sans Amour.*

Quand à Favart, pour récompense,  
On donne la plus humble fleur,  
Cette fleur, j'en ai l'assurance,  
N'est l'emblème que de son cœur.  
En ce moment je suis prophète,  
Gardez-vous bien de l'oublier :  
On verra cette violette  
Se changer un jour en laurier.

CHARLES.

Voilà bien du bonheur pour une journée; mais il ne  
serait d'aucun prix pour moi, sans celui de ma sœur et  
de mon ami. ( *A M. Perrault.* ) Monsieur. . . .

LE FINANCIER, à part.

Ah ! ah ! je vois ce que c'est.

M. FAVART, à M. Perrault.

Allons, un bon mouvement, seras-tu le seul qui ne  
contribueras pas à la joie que nous éprouvons ?

M. PERRAULT.

Je ne vois pas pourquoi je renoncerais à mes projets,  
sur mon fils. . . . D'ailleurs sa fortune. . . .

LE FINANCIER.

N'est-ce que cela, monsieur? J'ai ajouté cinq cents louis, aux mille écus de Charles, et je vous demande votre consentement, comme une grace dont je vous aurai une obligation personnelle.

AUGUSTE et ROSE, *au financier.*

Comment reconnaître jamais? . . .

LE FINANCIER.

Point de remerciemens. (*à M. Perrault.*) Je me charge en outre de placer avantageusement monsieur votre fils.

M. FAVART, *à M. Perrault.*

Qu'as-tu à répondre à cela?

M. PERRAULT.

Rien.

M. FAVART.

Vivat! pour finir dignement la journée, on soupe ici. (*Au financier.*) Monsieur. . . .

LE FINANCIER.

Vous n'osez me prier, moi je m'invite. (*Montrant Charles.*) Et voilà le saint du jour.

## VAUDEVILLE.

Air de M. Doche.

Esprit sans art,  
Grâce sans fard,  
Douce et fine saillie,  
Gaîté naïve de Favart,  
Voilà, voilà la comédie.

CHARLES.

Doux prix de mes premiers essais,  
A plus d'un coeur tu rends la paix.  
Fleur modeste, et pour moi bien chère,  
Malgré les plus simples attraits,  
Pour tous les heureux que tu fais,  
Des fleurs tu deviens la première.

TOUS.

Esprit sans art, etc.

M, FAVART.

Te voilà donc auteur fameux,  
Mais le succès est-il douteux,  
Lorsque l'on sort de bonne souche.  
Imite-moi, je le soutiens,  
Tes ouvrages comme les miens,  
Seront un jour dans chaque bouche,

TOUS.

Esprit sans art, etc.

ROSE, *au Public.*

A la nature, à l'amitié,  
Ce faible ouvrage est dédié;  
Grace pour une bagatelle,  
Notre bonheur sera complet,  
Si du feu dont Favart brûlait,  
Vous y trouvez une étincelle.

TOUS.

Esprit sans art, etc.

F I N.